

# Un Soupçon d'accent

*Paule Constant*

## À Bénédicte Mauguière

Je suis née à la fin de la guerre et j'ai vécu jusqu'aux indépendances dans l'Empire colonial français où mon père était médecin militaire. Mon expérience de la francophonie est liée historiquement et géographiquement à l'histoire de la France et de ses colonies, aux relations philosophiques, économiques et culturelles qu'elles entretenaient et qui s'incarnaient dans la pratique de la langue, le français. C'est donc mon apprentissage du français, à travers le filtre de différents pays, leurs pratiques particulières, leurs interprétations différentes que je vais vous décrire. Je vous convie à un voyage qui commence en Algérie, se poursuit au Cameroun, s'enlise en Guyane, s'envole pour la Somalie, fait une incursion au Laos et au Cambodge après la guerre d'Indochine et la guerre du Vietnam, se fixe en Côte d'Ivoire et revendique même une expérience chinoise, indienne, libanaise et grecque, mais trouve son origine dans la France même.

Drôle d'Empire, direz-vous. Drôle d'Empire, je vous l'accorde, qui mêle aux territoires de l'Union française établis en 1956, des territoires d'outre-mer, des comptoirs commerciaux et la province française. Mais c'est l'esprit de l'Empire qui demeure, l'esprit de ce que le Maréchal Lyautey appelait "la grande France qui rayonne dans toutes les parties du monde"<sup>1</sup> dans laquelle s'incarnait "la plus haute expression de la civilisation"<sup>1</sup>, dont l'ambassadrice incontestée, parce qu'apparemment inoffensive et gratuite, serait la langue.

---

<sup>1</sup> H. Lyautey, préface à *l'Atlas colonial français*, L'Illustration, 1929, p.5-6.

Quel mal peut faire une langue quand elle se présente comme un moyen de communication et d'union entre les peuples, lorsqu'elle établit entre eux la fraternité dont ils étaient privés et qu'elle leur donne en plus accès, c'est encore Lyautey qui le dit, "à une tradition intellectuelle hautement civilisatrice" : les rois et les reines de France et la Révolution; l'humanisme et les lumières; les *Essais* de Montaigne et les sonnets de Ronsard; Voltaire et Rousseau; Victor Hugo pour tous, les *Fables* de La Fontaine dans toutes les écoles pour forger cette morale laïque que la France républicaine oppose aux dogmes de l'Église catholique. Dans "la grande France" se joue le même combat, celui des instituteurs contre les Pères blancs, pour le plus grand bénéfice de l'Empire.

Tout commence pourtant à la fin du dix-neuvième siècle dans les provinces françaises, où l'école de Jules Ferry, successivement ministre de l'Éducation nationale puis ministre des Affaires étrangères, impose le français à tous les petits provinciaux qui ne parlent que le patois. Des coups de règles sur les doigts au savon sur la bouche, la langue nationale a eu du mal à s'ingérer, mais son apprentissage obligatoire est dans la continuation de la mission entreprise dès le seizième siècle dans l'ordonnance de Villers-Cotterêts, poursuivie au dix-septième siècle par un État centralisateur qui fixe la langue à l'intérieur des frontières qu'il consolide. À la Révolution, l'idée d'une langue nationale parlée par tous les citoyens est dans l'esprit même du Jacobinisme. L'unité légale du pays qu'entreprend Napoléon au début du dix-neuvième siècle avec le Code civil, Ferry l'accomplit et l'achève à la fin du même siècle avec l'éducation, dont la dernière toilette fut celle de la langue. Il est bon de rappeler que l'unité linguistique de la France n'a été achevée qu'au milieu du vingtième siècle! Il n'est pas étonnant que Ferry ait été à la fois le père de l'école publique (1879–1883) et le chantre du colonialisme (1883–1885). Les deux projets sont inspirés par la même utopie d'unité, d'égalité, et reposent sur le même moteur: la langue. Les pays colonisés ont intégré de force la métropole comme les provinces ont été réduites à appartenir à la nation. On demande aux agents des colonies les mêmes vertus qu'aux Hussards noirs de la République: "du dévouement, de l'abnégation, de l'esprit de sacrifice" et "de l'enthousiasme"<sup>2</sup> Mon père était originaire d'Algérie, il était ce qu'on appelle un pied-noir, même si cette notion est trop vague pour englober les aspects si différents de situations les plus opposées. Un pied-noir est-il cultivateur, industriel, fonctionnaire, militaire, commerçant? Est-il d'origine française, allemande, italienne, espagnole? Est-il chrétien, juif ou viscéralement agnostique

---

<sup>2</sup> H. Lyautey, *op. cit.*, p. 5.

ou athée? De quand date son émigration? À quelles vicissitudes de l'histoire du monde tient-elle? À mon père, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Métropole puisqu'il quitta l'Algérie à dix-sept ans pour n'y revenir que pour faire murer la tombe de ses parents (ce qui revient à ensevelir deux fois, à mourir deux fois, à s'exiler deux fois et à être orphelin deux fois), on ne parlait jamais de son pays natal, comme à un enfant adopté dont on tait l'origine douteuse. Il y a des gens dont on vante la famille, dont on glorifie la filiation, dont on fait sonner le nom et il y a ceux que l'on ne questionne pas. Ils s'effacent dans la neutralité d'un nom emprunté à un saint, à un jour ou à une vertu, comme celui que l'on donne aux enfants trouvés. Aux métropolitains, son nom disait seulement que mon père n'était pas arabe, son prénom qu'il était chrétien. On ne lui en demandait pas plus. Parce qu'il était pied-noir, il n'était pas. Il n'était né dans aucun lieu connu, mais dans une sous-province située plus bas que les autres, parce que située plus au sud que les autres.

Ma mère était Française de France, née d'une mère bisontine et d'un père béarnais. Il y avait entre mes grands-parents maternels une aimable rivalité régionale. D'un côté, l'Est, que valorisait ma grand-mère (appelons-la Juliette) par son charme et son élégance et son absence d'accent. De l'autre, le Sud-ouest dont les paysages intimes et grandioses modelaient mon goût, mais que vulgarisait l'accent hérité du patois que mon grand-père (appelons-le Léon) parlait encore avec les paysans. Au milieu du vingtième siècle, la France s'extirpait de la paysannerie. Chaque citoyen était tenu de décoller la boue de ses semelles et d'intégrer, avec retard sur l'Angleterre, le modèle supérieur de la ville et de l'industrie, à grand renfort de répression des langues régionales. Il y avait déjà deux générations que Juliette avait quitté la paysannerie dont sa famille était issue, deux générations qui, avec l'aide de l'école, et le statut supérieur donné aux professeurs dans la République, l'avaient mise à l'abri, dans un monde sans accent. Le petit paysan qu'avait été Léon n'avait appris le français qu'à l'école. En métropole comme dans la grande France, c'est l'école républicaine qui accomplissait le dessein de l'unité nationale dans une proportion que du Bellay avec sa *Défense et Illustration de la Langue française* comme plus tard l'Académie française n'aurait jamais pu imaginer. L'école forgeait la langue de la patrie. Elle fit de Léon un défenseur de la patrie.

Quand le patois était utilisé par des proches, il apparaissait comme une incongruité qui choquait l'esprit laïque de la langue de Juliette. Car il s'agissait d'un coup porté à la laïcité de la langue, le bon français fixé par l'Académie et

parlé sans accent. Je pense à l'attention mise sur l'accent dans l'apprentissage que je fis des langues étrangères (l'anglais, l'espagnol). L'accent avant le vocabulaire et la syntaxe, "le bon accent." Comme si parler une langue, c'était d'abord la chanter en référence au français et à la fameuse musique racinienne dont on doit à la vérité historique de dire que sa grande interprète, la Champmeslé, l'interprétait avec le roulement des r de l'accent bourguignon. Accent qui, deux siècles plus tard, condamna Colette à limiter ses talents d'actrice à la pantomime.

Mon père modulait une musique douteuse. On soupçonnait le populaire, le "rastaquouère," le cosmopolite, tout ce que charrie le Sud. Plus tard, après la guerre d'Algérie, ce fut l'accent de la discrimination. Code de reconnaissance, il devint, comme l'accent marseillais avant lui, le symbole du comique. Est-ce parce qu'au retour des rapatriés, l'accent pied-noir, en submergeant l'accent marseillais, reprit son rôle dans l'espace symbolique, comme de nos jours "l'accent arabe" tend à le remplacer sur le territoire du comique. Après la famille Hernandez, le succès personnel de Marthe Villalonga, on a successivement assisté à celui d'Élie Kakou et de Jamel Debbouze. Un accent n'est jamais drôle en lui-même. Pourquoi est-il perçu comme comique? On ne rit que de ce qu'on méprise (sauf, on me le fait remarquer, connivence intime). Qui rit du Marseillais, du pied-noir, de l'Arabe et du Juif, sinon le métropolitain qui a perdu son accent alsacien, auvergnat, normand ou breton? Qu'y a-t-il de plus méprisant que de prendre l'accent que l'on n'a pas pour imiter celui de la population qui le prononce naturellement avec grâce? Plus qu'une syntaxe ou un vocabulaire, le parler "petit-nègre" du colonisateur ne fut-il pas un accent emprunté et rendu au colonisé incapable de parler un "bon français" dépourvu d'accent? Et plus on s'éloigne du cœur de la langue qui se situe exactement sous la coupole dorée de l'Académie plantée au centre de Paris, plus on va vers le Sud et maintenant vers le Nord (le succès au cinéma des *Ch'tis*), plus on va vers l'Ouest, jusqu'au Canada, plus on a de l'accent.

Dans le cas de mon père, la musique du Sud venait du Nord. Nous avions longtemps pensé, sur les seules données de leur apparence physique, des grands, blonds, aux yeux bleus, qu'une partie des membres de sa famille avait émigré en 1870 au partage de l'Alsace et de la Lorraine. Cela flattait les sentiments républicains de tous. Je découvris, sans chercher beaucoup d'ailleurs, qu'il s'agissait d'une émigration plus ancienne qui concernait des catholiques allemands originaires de Saxe, chassés par les protestants.<sup>3</sup> Ce qui ne flatte les sentiments

---

<sup>3</sup> Voir Constant, "Trou de mémoire."

républicains de personne. Ces émigrés ne cherchaient pas à s’implanter dans le Sud. Ils errèrent d’abord au Nord, tentèrent de se fixer à Dunkerque et c’est la France qui les expulsa en Algérie. En quelle langue ces Allemands déportés qui défrichèrent à main nue les terres désolées envahies par les palmiers nains qui leur furent allouées, commencèrent-ils à parler aux Arabes? Pourquoi le firent-ils en français? Le français appris à Dunkerque avait-il suffisamment pénétré l’allemand, ou plus vraisemblablement le patois de ces Saxons? Existait-il une langue officielle à laquelle l’administration coloniale les contraignit? Ou seraient-ce les Arabes récemment colonisés par Bugeaud qui l’imposèrent comme langue du milieu? Le français gagna, comme on le dit d’une plante sur une autre. Les insultes, elles, restèrent arabes.

Le plus étonnant encore fut ce que me livra le nom si équanime de Constant, celui qui était porteur de paix, de sagesse et de normalité, celui qui intégra si bien mon père dans la bourgeoisie française puisque c’était un nom qui jouait à ne pas se faire reconnaître. Il avait d’ailleurs été conçu et porté pour effacer toutes traces originelles, il était le pseudonyme que choisit un soldat s’engageant dans la Légion étrangère. Je ne sais pas quel accent avait ce soldat-là, il en aurait dit, une fois de plus, beaucoup plus sur lui que ce nom emprunté. Il épousa en Algérie une cantinière-vivandière dont la mère, qui avait fait la campagne du Mexique dans la même fonction, avait été décorée et citée à l’ordre du régiment pour avoir affronté la mitraille. Je ne sais rien de plus glorieux que dans cette citation ce “mulet tué sous elle à la bataille de la Puebla.” Quand je pense à la traversée des troupes en bateau depuis l’Algérie, au débarquement sur les côtes mexicaines, à la progression dans les terres à pied et à dos de mulet, je songe à Flora Tristan dans *Pérégrinations d’une paria*, qui à la quête de son père, s’enfonce, au fil de son exploration, dans un rêve de filiation impossible. Le français de cette cantinière attrapa-t-il l’accent mexicain en plus des accents mêlés de tous les légionnaires? Beaucoup voulurent rester au Mexique dont le climat leur semblait très voisin de celui de l’Algérie. Ils oublièrent qu’ils avaient parlé, très provisoirement, le français. Joséphine s’en retourna en Algérie avec les enfants qu’elle avait mis au monde au Mexique. En devenant instituteur, un de ses petits-fils, mon grand-père, appelons-le Henri, se mit à l’abri des accents et, plongeant au cœur de la langue française, fut son propagateur et son régulateur auprès des Arabes. La colonisation commence avec des soldats et s’achève avec des instituteurs. Au début du vingtième siècle, elle reproduisait le modèle d’unification de la République par ses Hussards noirs. Dans la famille Constant, la campagne mexicaine tourna à la

légende et Maximilien d'Autriche en fut le grand homme. Une très vieille photo de Joséphine, dans le style de Nadar, se trouve au musée de la Légion ainsi que son tonnelet et son petit costume militaire qui marquait sa féminité d'une jupette, une sorte de tutu de drap bleu. En me rendant un jour sur place au Mexique, je fus étonnée de découvrir que la bataille de la Puebla, comme celle de Camerone, avait été une défaite pour les Français et une glorieuse victoire pour les Mexicains qui la célèbrent chaque année en costume d'époque. Dans le camp français, une petite Mexicaine jouait le rôle de Joséphine.

La généalogie de Léon, le petit paysan béarnais, devait elle aussi entrer dans la légende familiale. Sa mère, appelons-la Jeanne, avait été contactée par des hommes de loi qui, mettant en ordre la succession de Dupleix, l'avaient désignée comme ultime héritière. Elle s'en remit au curé du village qui lui conseilla de renoncer à ce qui, en lui apportant la richesse, pouvait perturber sa vie et son âme paisibles. Ce faisant, peut-être fut-elle sauvée de ces coureurs d'héritage qui, comme des chasseurs de prime, font miroiter aux cœurs simples l'appât de trésors fabuleux. On ferma la porte à Dupleix mais l'Inde resta dans l'imaginaire familial à l'état de fantômes. Sur quatre générations, il ne vint à l'esprit d'aucun des membres de la famille d'éclaircir l'histoire ni même de s'intéresser particulièrement à l'Inde. Elle revint à moi de très loin, par les détours successifs des comptoirs de l'Inde, des *Indes Galantes*, de l'Indienne, et puis de Kipling... Dans mon enfance, *Simple Contes des collines* fut le livre qui me parla le plus de moi. Je me vécus secrètement comme une Indienne, cheveux, yeux, peau..., je fis tout remonter à l'Inde. Récemment sur la plage de Pondichéry, je découvris sur sa statue les traits de l'hypothétique ancêtre. Un homme du dix-huitième siècle en perruque et en habit, un Blanc. Je n'avais jamais songé à Dupleix en tant que Dupleix dont je ne sais toujours rien, même pas s'il fit souche là-bas. C'est un fantôme que je n'ai vécu que du côté indien. En cas de métissage, cela pose la question de la part de nous que nous choisissons.

Au Mexique et à l'Inde, il faut ajouter l'Indochine où mon père fit la guerre et dont l'existence fantasmée passe, bien que j'y aie vécu, par le filtre romanesque de Duras. Ou bien elle a sublimement mis le doigt sur la plaie coloniale en Asie ou bien ses écrits ont eu plus de force sur ma mémoire que l'expérience concrète de ma vie de jeune fille à Vientiane ou à Phnom Penh. Cela prouve l'importance des territoires littéraires sur l'imaginaire lorsqu'ils sont racontés dans la langue qui les fixe en les traduisant. Je ne peux démêler ce que je dois à ce qui m'a été raconté, à ce que j'ai lu ou à ce que j'ai vécu.

J'appris à lire en Algérie avec l'ordonnance de mon père. Je veux dire que ma mère m'apprit à lire en même temps qu'à l'ordonnance de mon père, un tirailleur sénégalais qui n'était peut-être d'ailleurs ni Sénégalais ni tirailleur, mais qui appartenait à la fameuse "Force Noire" qui avait été créée en 1857 pour les besoins de la colonisation, puis qui avait été levée dans tous les territoires africains pour la guerre de quatorze et qui avait combattu en quarante. J'avais quatre ans, il en avait trente, il avait peut-être fait la guerre. Nous déchiffrions le même abécédaire, la méthode *En Riant*, dont je ne garde pas un bon souvenir. Ma mère s'énervait, elle criait beaucoup. Cette pédagogie personnelle contrariait la philosophie de la méthode et me laissait en larmes. Et l'ordonnance finissait par me prendre sur ses genoux pour me consoler. Je peux en faire la preuve par la photo. D'où venait cet homme qui parlait français sans savoir ni le lire ni l'écrire? Comment l'avait-il appris? Qui le lui avait appris?

Je continuais ma scolarité en Guyane à l'automne 1949 avec désormais la méthode en pleurant, livrée à l'humeur de ma mère, dans l'enfermement de l'hôpital Jean Martial, dans l'intimité des relégués du bagne qui constituaient la base du personnel domestique ou infirmier.<sup>4</sup> Notre *factotum* était chinois, il se nommait Tang. L'expérience guyanaise est unique et complexe. Le bagne avait inversé les valeurs ordinaires de la colonie. Vous me direz qu'à l'époque où j'y arrivais, la Guyane n'était plus une colonie, mais un département d'outre-mer. Légalement, politiquement je vous l'accorde, mais mentalement ce ne l'était pas. Quoi qu'il en soit, c'était une sorte de colonie qui avait mis la population locale, composée en grande majorité de métis, au sommet de la hiérarchie sociale, et la population essentiellement blanche dans les bas-fonds. Tous les services, les travaux pénibles étaient accomplis par les relégués, sorte d'intouchables aux ordres d'une population que son inexpérience de la trivialité quotidienne (services de voirie, travaux des champs, travaux du bâtiment, entretien des routes, débroussaillage) conduisait à une éthérisation comportementale, la préparant à toutes les subtilités du fonctionnariat, pendant que la langue qu'elle parlait, par contamination de ce genre de vie, poussait l'abstraction jusqu'à la préciosité.

Quand il n'était pas ivre, et qu'il ne hurlait pas, Tang s'exprimait dans un langage peu intelligible dans lequel la musique l'emportait sur les paroles. La musique était, inutile de le préciser, chinoise. On se comprenait comme on pouvait, surtout avec les gestes. Cravache de balata haut levée, couteau sorti prestement

---

<sup>4</sup> Voir Constant, "Mes Romans d'aventure."

d'une chaussette, index tranchant idéalement la carotide, je savais que je devais m'écarter de son passage. Quand sur Google j'associe Chinois et Bagne, je ne trouve comme références que mon roman *La Fille du Gouvernator* et *Case à Chine* de Raphaël Confiant. Qui était mon Chinois de Cayenne? Un Chinois immigré aux Antilles comme un des ancêtres de Raphaël Confiant? Était-il originaire de Shanghai ou de Canton d'où venaient ces immigrés? Les bagnards n'aimaient pas parler du passé. Ils taisaient leurs crimes et oubliaient leurs origines.

Toujours avec ma mère, qui s'appuyait sur le cours Hattemer (j'ai eu cela en commun avec Beauvoir et avec Sagan), je continuais ma scolarité au fin fond du Cameroun, dans le territoire du Lom et de la Kaddey, une ancienne colonie allemande adossée à l'Oubangui-Chari. L'allemand avait-il eu le temps de pénétrer les populations? Si oui, comment le français l'avait-il remplacé? Le français l'avait-il seulement remplacé? La tradition orale porte en elle une formidable résistance à la tradition écrite et il est à parier que les innombrables dialectes parlés le long du Lom, un fleuve, et de la Kaddey, une rivière, continuent d'être utilisés sans que personne se souvienne que le français est passé par là à une certaine époque. Le monde colonial fonctionnait en vase clos et communiquait avec la population locale par l'intermédiaire d'interprètes. Par exemple, le médecin était toujours accompagné d'un infirmier qui traduisait les demandes et les réponses et expliquait les prescriptions. Je suppose que l'administrateur ou le juge procédaient de même. Les domestiques employés chez les colons ne parlaient pas tous français, le domestique en chef, autrement dit le majordome, servait là aussi d'interprète. C'est dans les failles du système – un colon ne parlant pas le dialecte voulu et un indigène n'ayant que quelques bribes de français – que se fabriquaient à deux "le petit-nègre," langue aberrante dont le projet est de simplifier à l'extrême toutes les difficultés du français ou du moins ce que, chacun à son niveau estime être une difficulté. Tutoiement, verbe à l'infinitif ou à l'impératif, vocabulaire trivial, le "petit-nègre" est une langue brutale volontiers humiliante parce qu'elle porte au rire, une sorte d'accent prêté à la population autochtone, mais qui ne vient pas d'elle. Langue imaginaire où une langue se mutile pour en créer une autre, espéranto pervers. Le colon colore ses mots d'accent bouffon, comme le langage encore adressé aux bébés et aux chiens est composé d'onomatopées répétitives et joyeuses qui expriment la bonne humeur ou la colère (particulièrement pour les chiens). Je suppose que sur le principe de base d'un français caricatural, il y eut, selon les régions, différents "petits-nègres." À moins que le "petit-nègre," substitué au français n'ait obtenu le statut de langue officielle donc universelle.



J'ai partout remarqué sur les territoires colonisés le baptême systématique des objets, végétaux, animaux locaux par des noms français.<sup>5</sup> Du cochon d'Inde à la cerise de Cayenne, le phénomène est intéressant, car il ramène, par la simple force du vocabulaire, l'inconnu au connu. Notre cochon français n'a pas grand-chose à voir avec le cobaye, gentil rongeur péruvien, et la cerise de Cayenne évoque très imparfaitement par la forme, la couleur ou le goût d'une griotte ou d'un bigarreau. Tout comme les recettes de cuisine tendaient à convertir les produits locaux en nourriture connue. J'ai raconté dans *La Fille du Gouvernator* les transmutations de la tortue ou de l'agouti. C'est une vérité que de dire que la cuisine se fait d'abord avec les mots. Le nom c'est l'appropriation, je vous renvoie à la *Genèse*.

La colonie, entre elle, ne parlait que français. Comment peut-on expliquer la situation d'une langue dominante dans un système politique dominant? L'ethnologie n'existait pas vraiment. *Tristes Tropiques* ne paraît qu'en 1955. Les Français de la colonie s'intéressaient à la colonie, pas à l'Afrique. Ils pratiquaient la chasse pour les trophées, ne cherchaient pas à découvrir une expression artistique locale. Dans un masque, ce qui intéressait c'était la matière, bois rare ou ivoire, d'où la multiplication des défenses sculptées, des petits éléphants d'ivoire, des tableaux en ailes de papillon, etc. La colonie était une représentation idéale de la France, une utopie de la métropole dont les colons respectaient hystériquement les usages: nourriture dans l'aspect et l'appellation sinon dans le goût, code vestimentaire, ameublement, disposition des pièces, vaisselle, cristaux et argenterie. Ils ne campaient pas. La durée d'un séjour, de quatre ou cinq ans sans vacances, les incitaient à s'installer comme s'ils avaient été affectés dans une province un peu éloignée. Ils bénéficiaient pour ce faire d'un énorme cubage de déménagement. De même qu'ils vivaient selon les usages de la bourgeoisie dont ils étaient issus ou plus souvent à laquelle ils aspiraient. J'ai raconté dans *Ouregano* les rituels des invitations et j'ai, à l'époque et dans le lieu où je situe mon roman, le souvenir d'un échange passionné sur les mérites du roman *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan (1954) ou du *Deuxième Sexe* (1949), alors que ces gens vivaient sans moyens audiovisuels (pas d'électricité, pas de poste de radio, pas de tourne-disque, pas d'instruments de musique) et que le courrier mettait trois semaines à parvenir. Les colons fabriquaient leurs châteaux en... France. Ils sublimaient la Métropole et au fil du temps, s'épuisant dans la transformation de la matière locale, se mettaient à la détester. À leur retour, le rêve ne coïncidait pas avec la réalité. Déçus et amers, par un phénomène de balance, ils se mettaient alors à idéaliser la

---

<sup>5</sup> Voir Constant, "Mes Romans d'aventures."

colonie. Je ne sais rien de plus pauvre que la nostalgie coloniale. Elle n'a donné aucune littérature intéressante et dans la vie quotidienne, les femmes regrettaient surtout de leur vie là-bas, leur domesticité corvéable à merci.

Tout comme l'ethnologie, l'écologie n'existait pas encore. Je ne me rappelle pas avoir entendu évoquer autour de moi la beauté des paysages, qui devaient être magnifiques pourtant. Les rivières, les forêts, la savane à l'état vierge, tout cela n'était que de la brousse. Le dénigrement systématique était comme la justification d'une réforme nécessaire qui rappelait le devoir de civilisation.

En Somalie où je poursuivais mes études par correspondance, j'appris le latin, la langue matricielle que l'on décline sur *dominus-domini*. Les apprentissages ne s'amplifiaient pas, ne s'étaient pas à la rencontre du monde. Comme le fleuve vers l'océan, ils se resserraient, se spécialisaient, remontaient à la source. C'est en Somalie que j'eus la révélation de la beauté du monde. Soudain mon cœur se remplit de la reconnaissance de la beauté souveraine des déserts, des fonds de la Mer Rouge, de la grâce hautaine des femmes, qui sont encore indiennes et presque africaines. Rien de ce que je voyais n'entraît dans le système de référence que l'on m'avait enseigné et où l'on me gardait dans la protection de la nostalgie. C'est à cette époque que je cessais de parler, par manque d'interlocuteur. De ma rencontre avec la beauté, il me reste comme aux gens foudroyés une brûlure du langage, la trace d'un bégaiement. On me soigna en me faisant apprendre par cœur des tragédies de Racine. La fameuse musique racinienne mit sa fraîcheur sur ma brûlure. Que se serait-il passé si, brûlure sur brûlure, on m'eût prescrit du Rimbaud? Rimbaud qui perdit sur ce territoire aux pierres calcinées le langage de la poésie. Silence, plus de mots, plus de langue.

Ce serait méconnaître l'étendue de l'enjeu linguistique qui se jouait dans l'Empire que d'oublier l'influence des étrangers. Le cœur de la colonie<sup>6</sup> était administratif: administrateur, juge, médecin, instituteur, des fonctionnaires en mission qui méprisaient l'argent et tenaient à distance le commerçant comme l'exploitant agricole dans lesquels ils ne se reconnaissaient pas. Contrairement à ce qu'on a pu dire prosaïquement, ils ne s'en mettaient pas plein les poches, mais claquaient chevaleresquement leurs soldes et leurs primes sur place à tenir un rang imaginaire. Le commerce, pourtant indispensable, était donc dévolu à une catégorie sociale marginale, grecque ou libanaise pour l'essentiel. Les Grecs tenaient

---

<sup>6</sup> Je parle ici de la colonisation en Afrique noire dans des postes très reculés. Elle s'est exprimée différemment en Afrique du Nord et en Asie.

boutique à Djibouti comme au Cameroun, les Libanais commerçaient en Côte d'Ivoire comme au Sénégal. Ils ravitaillaient coloniaux et colonisés de produits venus de tous les pays du monde. Que cette réflexion ne fasse pas croire à un étalage d'abondance ou à une diversité qui n'existaient pas avant les indépendances. Ils approvisionnaient leurs magasins à partir de réseaux commerciaux qui ne faisaient pas de la France, contrairement à l'acte de foi administratif, le centre du monde. C'est dans une boutique grecque que l'on m'a acheté mes premiers jouets chinois, de merveilleux petits automates, c'est dans un magasin libanais qu'on se fournissait en draps américains déclassés mais *king size* et en tergal! Les commerçants apportaient eux aussi leur contribution au français, langue étrangère! Avec les autochtones, ils s'exprimaient directement dans leurs dialectes. Avec les Français, ils détricotaient le "petit-nègre" pour retrouver la langue originelle comme on remonte le fleuve pour découvrir la source. Ils atténuaient la brutalité de la langue mutilée par un redoublement de courtoisie ou de chaleur humaine sur laquelle flottait un accent indéfinissable qui devait moins à leur langue maternelle, s'ils l'avaient connue un jour, qu'à la contamination de toutes les langues qu'ils avaient dû maîtriser en les violant pour commercer dans le monde entier sur l'air que chante Monsieur Lheureux à Emma Bovary, celui de la tentation et du crédit.

Des apprentissages de la langue que je parle, je retiens la douleur de la faute et la difficulté de la règle. J'imagine que dans le contexte d'un monde inexploré, innommé, inconnu, la règle était salvatrice. La pureté de la langue me fut donnée pour loi comme une sorte de religion, qui s'exprimerait aussi par des règles, des versets et répons à apprendre par cœur, des modèles à suivre aveuglément. Curieux destin que celui de l'écrivain qui doit traduire dans la langue de tous la diversité de ses aspirations intimes. Peut-on être transgressif en respectant l'ordre et l'ordonnance de la langue? Dans mes livres, comme lorsque je vous parle en ce moment, vous entendez un soupçon d'accent.

Romancière

Professeur des Universités, Université Paul Cézanne, Aix-en-Provence (France)

## Ouvrages cités

Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*. Paris: Gallimard, 1949. Imprimé.

Boon, Dany. *Bienvenue chez les Ch'tis*. Pathé Distribution, 2008. Film.

Confiant, Raphaël. *Case à Chine*. Paris: Mercure de France, 2007. Imprimé.

- Constant, Paule. *La Fille du Gouverneur*. Paris: Gallimard, 1994. Imprimé.
- . "Mes Romans d'aventures." *Comment j'ai lu des romans d'aventures*. Actes des Journées des Écrivains du Sud 2004. Centre des Écrivains du Sud-Jean Giono. Marseille: Éditions Transbordeurs, 2005, pp.27-37. Imprimé.
- . *Ouregano*. Paris: Gallimard, 1980. Imprimé.
- . "Trou de mémoire." *Paule Constant*. Conférence à Leipzig, 24 mars 2000. Site web [www.pauleconstant.com](http://www.pauleconstant.com) / Divers / Conférences
- Jolly, R. *En Riant. La lecture sans larmes*. Paris : Fernand Nathan, 1931. Imprimé.
- Kipling, Rudyard. *Simple Contes des collines*. Tr. Albert Savine. Paris: Nelson, 1906. Imprimé.
- Lévi-Strauss, Claude. *Tristes Tropiques*. Coll. Terre humaine. Paris: Plon, 1955. Imprimé.
- Lyautey, Hubert. Préface. *Atlas colonial français: Colonies, protectorats et pays sous mandat*. Par Paul Pollacchi. Paris: L'illustration, 1929, pp. 5-6. Imprimé.
- Rameau, Jean-Philippe. *Les Indes galantes*. Harmonia Mundi France, 1991. CD.
- Sagan, Françoise. *Bonjour tristesse*. Paris: Julliard, 1954.
- Tristan, Flora. *Les Pérégrinations d'une paria: 1833–1834*. Paris: F. Maspero, 1979. Imprimé.